170 ANNÉES D'ARCHÉOLOGIE EN ROUMANIE

ALEXANDRU SUCEVEANU

L'histoire de l'Institut d'Archéologie «Vasile Pârvan» – fondé seulement en 1956 – est, en réalité, beaucoup plus ancienne, en commençant dans la quatrième décennie du XIXe siècle. A ce temps là, précisément en 1834, le prince Alexandru Ghica a approuvé la création d'un Musée d'Histoire Naturelle et d'Antiquités. 30 années plus tard, le prince Alexandru Ioan Cuza a émis le décret de fondation du Musée National d'Antiquités, institution qui, en 1956, donc après 92 ans, a été reconnue comme l'Institut d'Archéologie de l'Académie Roumaine. Tenant compte qu'on ne parle pas de jubilés (170 années depuis la fondation du Musée d'Histoire Naturelle et d'Antiquités, 140 années depuis la fondation du Musée National d' Antiquités et seulement le 48e anniversaire de l'Institut d'Archéologie), l'opportunité de la célébration d'aujourd'hui pourrait paraître discutable s'il n'y avait au moins trois motifs pour celle-ci. Premièrement, la bibliographie du sujet, dont on peut remarquer, comme étant le plus documenté, le travail dédié au 150e anniversaire de l'acte signé par le prince Alexandru Ghica, publié en 1984 dans *Studii şi Cercetări de Istorie Veche şi Arheologie* (Etudes et recherches d'histoire ancienne et d'archéologie); ces travaux nous montrent que chaque génération d'archéologues a eu le droit, de même que l'obligation, d'honorer ses ancêtres; bien sûr cela n'élimine pas le risque de la répétition, comme en toutes variations sur le même thème – d'ailleurs une manière littéraire bien prisée dans l'antiquité classique latine. De plus, je dois affirmer dès le début que l'archéologie roumaine se trouve en ce moment dans un point critique, provoqué, d'une part, à l'intérieur du corps professionnel, par l'impact de la nouvelle orientation pluridisciplinaire, d'autre part à l'extérieur, par les changements institutionnels déterminés par l'intégration de la Roumanie dans les nouvelles structures européennes. Enfin, il est indubitable qu'une institution qui identifie son passé avec l'établissement fondé il y a 170 années, beaucoup avant d'autres établissements culturels autochtones, mérite notre hommage périodique, car elle représente un vrai phénomène de culture et civilisation dont l'esprit et le message doivent être maintenus intacts.

La première période, qu'on peut nommer des accumulations, commence donc avec l'approbation donnée par le prince Alexandru Ghica pour le projet de son frère, Mihalache Ghica, «grand gouverneur des affaires intérieures» – de fonder le Musée d'Histoire Naturelle et d'Antiquités, projet présenté au Conseil d'Administration des Ecoles Nationales le 3 novembre 1834. Par l'effort financier de cette institution on a fondé le musée en question, avec une section spéciale d'archéologie, dont le patrimoine était représenté surtout par l'impressionnante collection d'antiquités appartenant à Mihalache Ghica, un des intellectuels roumains les plus distingués du début du XIXe siècle. Il suffit de dire qu'en 1842 – presque vingt ans avant que Theodor Mommsen ait mis en œuvre le *corpus* d'inscriptions latines de l'entier territoire de l'Empire Romain – il proposait l'élaboration d'une collection d'inscriptions grecques et latines des Principautés Roumaines. D'autre part, il faut souligner non seulement la générosité de Mihalache Ghica, qui, dans le contexte du rétablissement des règnes autochtones aura donné sa collection au nouveau musée auprès l'Ecole Nationale de Bucarest (le Collège St. Sava), mais aussi sa préoccupation – avec le concours de son beau-frère, le général Mavros, une autre figure emblématique de l'archéologie roumaine, comme on le verra plus tard – pour légiférer le régime des fouilles dans les Principautés. En 1837 il a proposé à son frère, le prince Alexandru Ghica, que toutes les antiquités découvertes dans les Principautés «soient apportées au Musée National». Par conséquent, en 1839, Petrache Poenaru, Directeur du Conseil d'Administration des Ecoles Nationales a signé une disposition stipulant que «maintenant, quand on dispose d'un dépôt de tels objets dans le collège de Bucarest, en perspective de se transformer en musée national, ...1) Nul n'aura plus le droit de s'approprier des objets d'antiquité, dans n'importe quel endroit de la Principauté», et que les objets soient envoyés, après la découverte, «au dépôt du Collège St. Sava à Bucarest» et «2) Nul n'aura plus le droit de fouiller la terre

DACIA, N.S., tomes XLVIII–XLIX, Bucarest, 2004–2005, p. 11–18

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

pour prendre les objets d'antiquité », car outre qu'ils ont «un intérêt pécuniaire trop réduit ... ils nuisent et troublent les travaux systématiques de ces découvertes». A l'exception de «l'intérêt pécuniaire trop réduit», on peut remarquer la pérennité de ces prévisions, de nos jours encore plus actuelles, en mentionnant aussi que de telles investigations systématiques avaient commencé avant 1834, avec les fouilles initiées par le général Nicolae Mavros ou Vladimir de Blarenberg, en Olténie, à Celei et à Slăveni. Les matériaux provenant de ces fouilles auront enrichi les collections du secteur d'archéologie du musée fondé en 1834, complétées en 1841, avec les pièces du célèbre trésor «Cloşca cu puii de aur» (La couveuse aux poussins d'or) découvertes par hasard à Pietroasa, le district de Buzău, en 1838. En tout cas, il est sûr que la plus importante donation (environ 4000 monnaies et médailles, sculptures, vases peints grecs, antiquités égyptiennes) a été offerte par le général Mavros en 1862. L'ampleur de cette donation a déterminé le Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique à solliciter au prince Alexandru Ioan Cuza la fondation d'une commission destinée à rédiger un inventaire, sous la présidence de N. Mavros. Deux ans après le même prince a signé le décret de fondation du Musée National d'Antiquités.

Le décret n° 1648 du 23 Novembre 1864 représente le début de la seconde grande période dans la vie de notre institution, celle de la cristallisation du musée et aussi de l'émergence, en commençant par l'époque du Vasile Pârvan, de l'idée d'un institut d'archéologie. Placé dans l'aile gauche du vieil édifice de l'Université de Bucarest, le récemment fondé Musée National d'Antiquités – contemporain donc avec l'Université qui l'hébergeait et trois ans plus vieux que la Société Académique Roumaine, devenue, en 1879, l'Académie Roumaine – le musée a été conduit par un Comité Archéologique formé par Alexandru Odobescu, August Treboniu Laurian, Vasile A. Urechia, Dimitrie A. Sturdza, Dimitrie Berindei, et plus tard Mihail C. Sutzu, et présidé jusqu'en 1868 par Nicolae Mavros. Après Mavros la position est occupée par Cezar Bolliac, jusqu'en 1877; après cette date, la succession des présidents est plus confuse, jusqu'en 1881, quand la fonction est attribuée à Grigore Tocilescu. Pour l'étape 1864–1881 on remarque d'une part la structure du personnel du nouveau musée – avec un conservateur (=directeur, position occupée jusqu'en 1876 par Alecsandru Russo) et deux intendants et surveillants – et d'autre part son organisation en quatre sections : 1) Section numismatique et héraldique particulière ; 2) Section historique générale ; 3) Section historique roumaine, avec la sous-section ecclésiastique; 4) Section des curiosités. Le patrimoine du musée s'est enrichi grâce aux recherches archéologiques effectuées par la plupart des membres du susmentionné Comité Archéologique ou par les nombreuses donations – parmi ceux qui ont suivi l'exemple du général Mavros on peut citer Dimitrie Papazoglu, Cezar Bolliac, D.A. Sturdza, Scarlat Rosetti, Nicolae Kretzulescu ou Mihail Kogălniceanu – mais surtout par l'accumulation d'objets de culte résultés de la sécularisation des monastères en 1863 (ultérieurement ces objets ont été transférés dans le patrimoine du Musée d'Art de la Roumanie). Les investigations archéologiques toujours plus nombreuses et aussi l'intensification du trafic d'antiquités ont déterminé la réaction du prince Charles qui a émis le décret n° 736 du 10 avril 1874 concernant le «Règlement sur les explorations et les achats d'objets antiques». Les 16 articles du décret représentent une phase nettement supérieure par rapport à la disposition de Petrache Poenaru de 1839, même si l'ordre était loin d'être définitivement institué dans ce domaine. Enfin, au sujet de la même étape (1864–1881) on ne pourrait pas ignorer l'apparition singulière du raffiné intellectuel roumain, Alexandru Odobescu, commissaire du pavillon roumain (dont les plus précieux objets étaient les pièces du trésor de Pietroasa) à l'Exposition Universelle de Paris (1867), le premier professeur d'archéologie de l'Université de Bucarest (1874) et qui a publié les livres, bien connus dans notre milieu, *Istoria Arheologiei* (Histoire de l'Archéologie, 1877) et notamment *Le trésor de Pétrossa* (Paris, 1889–1900).

La nomination de Grigore Tocilescu comme directeur du Musée National d'Antiquités (1881–1909) signifie le début d'une nouvelle étape dans l'histoire de cette institution, accomplie par Vasile Pârvan – l'étape de sa double fonction: musée et aussi noyau de recherche archéologique. Cette bivalence est illustrée par l'œuvre scientifique même de Grigore Tocilescu, «le premier archéologue roumain de terrain» (Vladimir Dumitrescu), auteur des travaux comme *Monumente epigrafice şi sculpturali ale Muzeului Naţional de Antichităţi* (Monuments épigraphiques et sculpturaux du Musée National d'Antiquités, 1902–1908) ou *Catalogul Muzeului Naţional de Antichităţi* (Catalogue du Musée National d'Antiquités, 1906), et de synthèses scientifiques remarquables, par exemple *Dacia înainte de romani* (La Dacie avant les Romains, 1800, thèse de doctorat soutenue à Prague), *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie* (1900), mais surtout de l'imposante monographie, encore d'actualité,

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Monumentul de la Adamclisi. Tropaeum Traiani (Le monument d'Adamclisi. Tropaeum Traiani, 1895, en collaboration avec O. Benndorf et G. Niemann). Si on ajoute ici ses contributions aux *Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn* ou au *Corpus Inscriptionum Latinarum*, on se rend compte que Grigore Tocilescu a été non seulement le premier archéologue de terrain, mais aussi le premier épigraphiste, sinon le premier historien de l'Antiquité roumaine. Naturellement, la personnalité du nouveau directeur du Musée d'Antiquités a fortement influencé le caractère de l'institution qu'il conduisait et aussi les exigences des recherches archéologiques. Grigore Tocilescu a ajouté au personnel trois postes de plus – dont on ne peut pas ignorer l'infatigable topographe Pamfil Polonic (qui a réalisé des cartes archéologiques utiles encore aujourd'hui, de l'Olténie et de la région de Dobroudja) et le dessinateur Dionisie Păcuraru. En réorganisant les sections du musée (auprès celles de numismatique et d'objets ecclésiastiques est créée une nouvelle section «épigraphique et sculpturale»), dont le patrimoine continuait à s'enrichir par des donations et acquisitions des collections (Nicolae Beldiceanu, Duiliu Zamfirescu, Alexandru Budişteanu, Constantin Moisil et beaucoup d'autres), il s'est préoccupé en particulier des antiquités préhistoriques et surtout de celles daciques, même si l'espace du musée à ce moment-là était trop limité pour pouvoir concrétiser toutes ses intentions.

En ajoutant – au compte du musée – la constitution d'une importante bibliothèque qui même aujourd'hui est une des plus précieuses bibliothèques d'archéologie de l'Europe du Sud-Est, on ne peut pas omettre l'activité d'archéologue de terrain de Grigore Tocilescu, de la Dobroudja gréco-romaine (à Adamclisi et Constanţa) jusqu'en Olténie, soit-elle romaine ou médiévale. C'est toujours à lui qu'on doit les actes concernant l'organisation du Musée National d'Antiquités et aussi la Loi sur la découverte, la conservation et la restauration des monuments antiques (1892), ce qui nous permet à conclure que sa remarquable activité – reconnue aussi à l'étranger par sa nomination comme membre dans plusieurs sociétés archéologique internationales – a représenté un tournant décisif dans l'existence du Musée National d'Antiquités, qui est devenu, dans le sens le plus moderne, un centre de conservation, de recherche et de protection du patrimoine archéologique roumain.

Après un court intervalle de temps (1909-1910), quand l'institution dont l'histoire nous intéresse ici a été conduite par le remarquable helléniste et archéologue George Murnu, suit la troisième et sans doute la plus fertile des étapes – celle de sa définitive assimilation avec l'instance suprême de recherche archéologique en Roumanie, dont les échos se son perpétués jusqu'à nos jours – étape représentée par la direction de Vasile Pârvan (1910–1927). Le jeune moldave est arrivé en Allemagne pour les études en 1904, donc un an après le décès de Theodor Mommsen, le plus grand romaniste de tous les temps. Ainsi il aura eu l'opportunité d'avoir contact avec la plus fameuse école d'histoire antique et archéologie à ce moment-là, l'école des confrères ou des disciples du grand disparu, parmi lesquels il suffit de citer Eduard Meyer, Ulrich von Willamowitz-Moelendorf, Otto Seeck, Hermann Dessau ou Conrad Cichorius, sous la direction duquel, en 1908, il soutient sa thèse de docteur, *Die Nationalität der Kaufleute in römischen Kaiserreiche*, publiée à Breslau l'année suivante. Naturellement, nous n'insisterons pas ici sur les autres travaux de Vasile Pârvan, qui envisagent en effet l'antiquité roumaine entière, de sa préhistoire (la grandiose *Getica,* ou *Dacia*, œuvre posthume), jusqu'à la pénétration grecque ou aux origines de la vie romaine en Dobroudja et enfin, à l'histoire du christianisme daco-romain, pour n'en parler plus des nombreuses synthèses sur plusieurs sites archéologiques, parmi lesquels Histria, avec trois mémoires épigraphiques, occupe une place tout à fait spéciale. Il suffit de dire que Vasile Pârvan a ajouté à la rigueur allemande un sentiment patriotique illimité, des qualités qu'il a réussi à transmettre à tous ses collaborateurs (Dimitrie M. Theodorescu, Ion Andrieşescu, Paul Nicorescu, Harilau Metaxa ou Scarlat Lambrino), mais surtout à ses disciples (Ecaterina et Radu Vulpe, Hortensia et Vl. Dumitrescu, Dorin Popescu, Grigore Florescu, Gheorghe Ştefan, Vasile Christescu et Ion Nestor), V. Pârvan étant considéré, à juste titre, comme le plus prolifique créateur d'école archéologique roumaine de toutes les époques. Sous sa direction, le Musée National d'Antiquités – devenu, selon ses propre paroles, «la seule institution supérieure de recherches scientifiques dans le domaine archéologique en Roumanie» – a commencé la grande série des fouilles importantes à Piscul Crăsani (I. Andrieşescu), Tinosul et Poiana (Ecaterina et R. Vulpe), Gumelniţa (Vl. Dumitrescu), Drăguşeni (Hortensia Dumitrecu), Căscioarele (Gh. Ştefan), Boian (V. Christescu), Glina (I. Nestor), et aussi, évidemment, celles d'Ulmetum et Histria, où la méthode utilisée par Pârvan peut être critiquée, mais sans cette méthode je ne crois pas qu'aujourd'hui nous aurions pu parler du «Pompéi roumain». Les résultats de toutes ces recherches, publiés d'abord dans

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Analele Academiei Române (Annales de l'Académie Roumaine) ou *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice* (Bulletin de la Commision des Monuments Historiques) commencent, dès 1924, à trouver leur place dans la prestigieuse revue *Dacia. Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie*, qui est restée, jusqu'à nos jours, la plus importante publication périodique d'archéologie de Roumanie (c'est précisément avec la périodicité que nous avons des problèmes à présent).

Pourvu d'une énergie pas ordinaire – au fond, il n'avait que 28 ans quand il a accédé à la direction du Musée National d'Antiquités – V. Pârvan a soutenu le droit du musée – acquis dès l'époque de Tocilescu – de superviser toutes les recherches archéologiques en Roumanie, mais, à la différence de Tocilescu, il a promu et a établi d'importantes bases muséales, par exemple celles de Constanţa, de Mangalia, de Craiova et de Turnu Severin, sans parler de l'impulsion qu'il a donnée pour la fondation du Musée de Jassy (par la délégation temporaire de Ion Andrieşescu), ou, après la première guerre mondiale, pour la revitalisation du Musée de Cluj, par la nomination de son collaborateur, D.M. Theodorescu, comme directeur. L'envergure internationale de la personnalité de V. Pârvan – membre correspondant de l'Institut Archéologique Allemand et de la Pontificia Accademia Romana di Archeologia, dès 1927 membre de la réputée Accademia dei Lincei – lui permet d'inaugurer à Rome l'Ecole Roumaine (aujourd'hui Accademia di Romania), où la plupart des archéologues de l'entre-deux-guerres ont accompli leurs études, mais qui – c'est le moment d'en parler franchement – ne pourrait regagner son prestige qu'au moment où elle reviendra à son profil humaniste statué par son fondateur dès 1921. Par tout ce qu'il a réalisé, V. Pârvan est devenu une légende de notre nation. L'académicien Alexandru Zub, le plus érudit exégète de sa personnalité, le dit d'une manière si inspirée, que je ne peux pas m'empêcher de le citer: «à sa mort, survenue en 1927 ... l'historien réjouissait d'un prestige énorme. La légende a accompagné ses derniers pas, en se prolongeant dans la postérité ... Dans son être le triple sacerdoce de l'aspiration à la vérité, le bien et le beau est accompli.» Car en vérité, malgré les grandes transformations qui on eu lieu pendant les étapes qui se sont succédé dans la longue évolution du musée fondé en 1864, jusqu'à l'Institut d'Archéologie, créé en 1956, les disciples de V. Pârvan – qui l'ont vénéré jusqu'à la divinisation – ont réussi à perpétuer le message de sa personnalité unique. Après sa mort injustement prématurée – il n' avait pas encore 45 ans – la direction du Musée National d'Antiquités a été attribuée à I. Andrieşescu (1927–1935), puis à Vl. Dumitrescu (1935–1938), Sc. Lambrino (1938–1940), de nouveau à Vl. Dumitrescu (1940–1945), et enfin à Theofil Sauciuc-Săveanu (1945–1947). Pendant cette quatrième étape (1927–1947) on peut remarquer qu'on a réussi à obtenir le bâtiment de l'actuelle rue Henri Coandă, appartenant à la fondation "Elena Colonel Macca", siège offert au Musée National d'Antiquités par le premier ministre Nicolae Iorga, en 1931.

Vl. Dumitrescu a conçu et organisé le nouveau musée qui contient l'exposition proprement dite (dans laquelle on peut reconnaître les sections de préhistoire, gréco-romaine et médiévale), et de plus, un cabinet numismatique et notamment un important dépôt d'inscriptions, placé dans la cour du bâtiment. Dans le schéma du personnel du musée qui, en 1943, était de 31 salariés, apparaissent des noms nouveaux (Bucur Mitrea, Dumitru Tudor, Mircea Petrescu-Dâmboviţa, Ion Barnea, Dumitru Berciu), on continue la série des grandes fouilles, comme celles de Sărata Monteoru (I. Nestor), Glina (M. Petrescu-Dâmboviţa), Histria (Sc. Lambrino), Callatis (Th. Sauciuc-Săveanu), Capidava (Gr. Florescu), Celei-Sucidava (D. Tudor), mais, ce qui est vraiment digne d'être remarqué c'est l'apparition des premières grandes synthèses élaborées par les disciples de Pârvan. Parmi eux, citons ici R. Vulpe (*Histoire ancienne de la Dobroudja*, 1938), D. Tudor (*Oltenia romană* / L'Olténie romaine, 1942), Gr. Florescu *(I monumenti funerari romani della Dacia Inferiore*, 1943) D Popescu (*Die frühe und die mittlere Bronzezeit in Siebenbürgen*, 1944), mais surtout I. Nestor, dont la thèse de doctorat, soutenue en Allemagne, à Marburg, intitulée *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien* (1932) – dont les coordonnées sont encore valables – a apporté à son auteur une réputation bien méritée.

C'est la raison pour laquelle – après les années dramatiques de la seconde guerre mondiale, pendant laquelle c'est seulement le dévouement exemplaire des disciples de Pârvan qui a réussi à sauver le patrimoine du musée, temporairement évacué à Deva – en 1947 on a offert la direction du musée au grand savant I. Nestor, qui a conduit l'institution jusqu'en 1951. Donc, en 1947 c'est le début de la cinquième et peut être la plus contradictoire étape dans l'histoire agitée du Musée National d'Antiquités. En précisant qu'à I. Nestor ont succédé, pour un bref intervalle de temps, Constantin Balmuş (1951–1952) et ensuite Gh. Ştefan (1952–1956), nous commençons par la mention que, immédiatement après la réorganisation

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

de l'Académie Roumaine en 1948, c'est-à-dire en 1949, le musée est réorganisé comme section de l'Institut d'Histoire de l'Académie Roumaine. Le trait qui caractérise cette étape finale de l'histoire du Musée National d'Antiquités est l'effort des nouvelles autorités politiques du temps, représentées par l'historien apparatchik Mihail Roller, pour introduire dans l'archéologie la conception matérialiste historique. Avec le calme donné par l'écoulement du temps, admettons que malgré la tension qu'ils auront maintenue sur les historiens et les archéologues du temps, tension que nous, les générations plus jeunes, l'avons perçue pleinement – ces efforts se sont soldés par un lamentable échec. Quelques-uns, plus prédisposés à assimiler la nouvelle conception, ont intensifié leurs études d'histoire économique, quelques-uns se sont contentés de la pasticher, avec des résultats parfois ridicules, et enfin d'autres, pas beaucoup c'est vrai, l'ont même défiée. Malgré cet impact, l'activité du Musée National d'Antiquités – même réduit au rang d'une section – a continué et s'est même enrichie. Avec quatre secteurs, précisément paléolithique, néolithique et métaux, esclavagiste et préféodale, auxquels on a ajouté aussi un collectif de "textes et inscriptions", dominé par la personnalité du grand classiciste Dionisie M. Pippidi, le musée a effectué un grand nombre de fouilles (Traian, Hăbăşeşti, Verbicioara, Sărata Monteoru, Poiana, Popeşti, Histria, Garvăn, Suceava) avec des crédits étonnants de nos jours. La revue *Dacia*, supprimée en 1948, a été remplacée par *Studii şi cercetări de istorie veche* (Etudes et recherches d'histoire ancienne, 1950), et *Materiale şi cercetări arheologice* (Matériaux et recherches archéologiques, 1953), et ont été publiées les monographies dédiées aux sites de Histria (le premier volume a été rédigé par un collectif coordonné par Em. Condurachi, 1954) et Hăbăşeşti (Vl. Dumitrescu, 1954). Rappelons aussi le remarquable projet d'un *Répertoire archéologique de la Roumanie*, auquel on a travaillé pendant quelques années, mais ultérieurement il a été abandonné et c'est seulement de nos jours qu'on a commencé la publication, avec l'aide des collègues de l'Institut de Mémoire Culturelle d'auprès le Ministère de la Culture.

Il a fallu attendre l'année 1956 pour que le rêve de Pârvan et de ses disciples devienne réalité. *Cette année-là, par la Résolution du Conseil de Ministres n° 1048 du 5 juin on a décidé la transformation du Musée National d'Antiquités en Institut d'Archéologie de l'Académie Roumaine; c'est le début de la troisième grande période dans l'histoire de notre institution, celle de sa pleine maturité et de sa fructueuse reconnaissance internationale.* La première partie de cette période – datable entre 1956 et 1989 – a commencé avec la direction d'Emil Condurachi (1956–1970). Bénéficiant de la collaboration d'une exceptionnelle équipe de spécialistes – Vl. Dumitrescu, I. Nestor, D. M. Pippidi, R. Vulpe, C.S. Nicolaescu-Plopşor et B. Mitrea – ce remarquable ambassadeur culturel et, en même temps, efficient organisateur, soutenu par son suppléant, D. Popescu, a réussi dès le début à republier – dans une série nouvelle – la revue *Dacia* (1957) – moment qui a coïncidé avec la réhabilitation de Pârvan, autrement dit avec sa lustration idéologique – et à obtenir (en 1960) la rédaction de la série *Studii şi cercetări de numismatică* (Etudes et recherches de numismatique) ; l'institut éditait donc à ce moment-là quatre publications. On commence la collaboration systématique aux grands périodiques ou encyclopédies internationales (*Fasti archaeologici, Numismatic Literature, Bulletin analytique d'histoire romaine, Corpus vasorum antiquorum, Inventaria archaeologica),* on publie les deux premiers volumes de *Fontes historiae Daco-Romanae* et, dans la collection récemment fondée *Biblioteca de arheologie* (Bibliothèque d'archéologie) ont été imprimées les monographies de nombreux sites archéologiques dont l'investigation continuait d'une manière aussi intense qu'à la fin de l'étape précédente. Parmi les plus importants accomplissements de cette étape il faut mentionner l'élaboration du premier volume du traité *Istoria României* (Histoire de la Roumanie, 1960), œuvre collective, coordonnée par Constantin Daicoviciu et Em. Condurachi ; malgré ses limites idéologiques, excessivement tributaire de la conception matérialiste historique, il peut encore être utilisé, même après la parution récente des deux premiers volumes du traité *Istoria românilor* (L'Histoire des Roumains). Mais peut-être le plus important profit des années '60 a été l'ample détente dans les relations internationales, les membres de l'institut – même les plus jeunes – ayant enfin le droit de voyager à l'étranger comme touristes ou boursiers; d'autre part notre institution a été visitée par les plus grands savants de l'époque parmi lesquels on peut nommer Louis Robert, Hermann Müller- Karpe, Joachim Werner ou Luigi Bernabo-Bréa, et surtout les élites qui ont participé au Congrès International d'Etudes Classiques à Eforie (1960) ou au congrès intitulé « Sources archéologiques de la civilisation européenne », organisé en septembre 1968 par Em. Condurachi, comme secrétaire général de l'Association Internationale des Etudes Sud-Est Européennes, dix jours après l'abominable invasion de l'Empire Soviétique en Tchécoslovaquie. Mais, tandis que la recherche scientifique avait atteint des

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

sommets comme jamais auparavant, on ne peut pas dire la même chose à propos de l'activité du vieux Musée National d'Antiquités, car en 1956 il avait été transformé en section du récemment fondé institut, section supprimée en 1965.

Dans la décennie suivante, celle de la direction de D.M. Pippidi (1971-1981) la pression des autorités politiques est devenue de plus en plus accablante. Dès 1971 l'institut est passé dans la subordination de l'Académie de Sciences Sociales et Politiques – une autorité infiniment plus active du point de vue idéologique que l'Académie Roumaine – et en 1975 a supporté les conséquences négatives de l'intégration de la recherche à l'enseignement, ce qui a forcé l'Institut d'Archéologie de supporter les rigueurs d'une double subordination, respectivement à l'Académie des Sciences Sociales et Politiques et aussi à l'Université de Bucarest. Les objets les plus importants et une partie des autres collections du Musée National d'Antiquités ont été transférés d'une manière intempestive au Musée d'Histoire de la République Socialiste de Roumanie (aujourd'hui Musée National d'Histoire de la Roumanie) dès 1971, mais l'apogée de cet impact a été représenté vers la fin des années '70 par le refus de la Section de Propagande du Comité Central du Parti Communiste Roumain d'approuver une nouvelle édition du traité *Istoria României* pour des raisons idéologiques. C'est seulement grâce à la tenue professionnelle du grand savant D.M. Pippidi que cet impact a été atténué et l'institut a continué à dérouler sa prodigieuse activité. Ayant un schéma d'organisation établi dans les années '50 (avec les sections de préhistoire, archéologie classique et féodale et aussi les secteurs de paléolithique, épigraphie et numismatique; il faut mentionner ici la création d'une vraie école d'archéologie de l'époque des migrations et de celle médiévale, fondée chez nous par l'autre grand érudit, I. Nestor), mais dans lequel avait commencé la rocade entre les disciples de Pârvan et les élèves de ses disciples, l'institut assure la parution périodique de ses publications (sauf *Materiale şi cercetări arheologice*), plusieurs monographies sont éditées (parmi lesquelles on remarque encore quatre volumes de la série monographique *Histria*, outre les deux volumes déjà parus aupravant) et on initie les deux séries de *corpora* épigraphiques, *Inscriptiones Daciae Romanae* et *Inscriptiones Scythiae Minoris*, coordonnées par Ion I. Russu et D.M. Pippidi, les coryphées de l'épigraphie roumaine. Les relations internationales ne sont pas négligées et on peut évoquer les grands Congrès Internationaux d'Etudes Classiques (Cluj, 1972), des Frontières Romaines (Mamaia, 1972), de Thracologie (Bucarest, 1976) et d'Epigraphie (Constanţa, 1977). Dans le même ordre d'idées il faut noter le nombre accru des bourses de spécialisation en Allemagne (la Fondation Humboldt, Deutsches Archäologisches Institut, Deutscher Akademischer Austauschdienst) dont ont bénéficié de nombreux chercheurs.

Le destin a voulu que le moment où Constantin Preda a accédé à la direction de l'institut soit le plus difficile, à la fin de la première étape de son existence (1981-1989). Malgré l'agressivité de plus en plus visible des autorités – il suffit de remémorer d'une part l'évacuation abusive et brutale d'un de nos sièges (celui de la rue N. Iorga) suivie par la dispersion des bureaux, des laboratoires, des dépôts et de la bibliothèque en plusieurs locaux impropres aux environs du Ministère de l'Education et l'Enseignement, d'autre part l'ingérence de plus en plus profonde de l'idéologie nationaliste-communiste dans notre activité scientifique, idéologie illustrée surtout par le courant thracomane – Constantin Preda a réussi à maintenir la vocation de l'institut pour la recherche scientifique fondamentale, léguée par nos précurseurs. C'est vrai que les crédits pour les fouilles ont été sévèrement diminués (leur distribution étant en fait coordonnée par le Conseil de la Culture et de l'Education Socialiste), le nombre des publications périodiques et des volumes de *Biblioteca de arheologie* s'est réduit, mais on continuait à travailler, sous sa direction et avec les membres de l'institut, à l'une des plus représentatives œuvres de l'archéologie roumaine d'après-guerre, *Enciclopedia arheologiei şi istoriei vechi a României* (L'Encyclopédie de l'archéologie et de l'histoire ancienne de la Roumanie), dont trois volumes ont été publiés jusqu'à présent. Par toute son activité – à laquelle je dois ajouter, comme proche collaborateur, son refus d'accomplir certaines tâches incompatibles avec son statut professionnel, ce qui a attiré finalement sa révocation, au début de l'année 1989 – Constantin Preda a gagné d'incontestables mérites et il est plus que regrettable qu'après les événements de décembre 1989 ils ne lui ont été pas reconnus.

Après ces événements, qui représentent pour notre institution le début d'une seconde étape de la troisième période de son existence, par la Résolution du Gouvernement n° 116 du 7 février 1990, l'Institut d'Archéologie – dorénavant appelé «Vasile Pârvan» – revient à sa place, c'est-à-dire à l'Académie Roumaine, dont le présidium a approuvé, par deux décisions successives (du 22 mars 1990 et du

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

30 octobre 1992), qu'il englobe, comme unité distincte, le Musée National d'Antiquités. Le nouveau directeur, Petre Alexandrescu (1990-1999) a dédié ses efforts d'une part à la mise en pratique de cette disjonction – l'institut allait s'installer à la Maison de l'Académie et le local de la rue Henri Coandă allait devenir le siège du Musée National d'Antiquités rétabli – d'autre part, comme disait lui même, à «la déprovincialisation, la dépolitisation et la démystification de l'archéologie et de l'histoire ancienne» de la Roumanie. Les recherches archéologiques se sont intensifiées, avec des fonds offerts par l'Académie Roumaine (au début plus généreux, ensuite de plus en plus réduits), on a recommencé à éditer certaines publications (par exemple la série *Histria* ou le recueil d'inscriptions de Callatis), mais on a initié aussi une nouvelle série qui a pris la place de la défunte *Biblioteca de arheologie* intitulée *Archaeologia Romanica* (avec contribution financière allemande) et aussi une nouvelle revue d'histoire générale (en coopération avec l'Institut d'Histoire «Nicolae Iorga»), *Il Mar Nero*, même si les revues traditionnelles de l'institut ont commencé à avoir de regrettables retards. On a démarré l'informatisation de la recherche archéologique, (même si notre équipement est encore insuffisant), mais peut être le plus important succès de la direction de P. Alexandrescu est d'avoir rajeuni d'une manière considérable le personnel de l'institut – processus initié dès le temps de C. Preda – et encore plus, d'avoir envoyé les jeunes avec des bourses à l'étranger, la zone des voyages dépassant la traditionnelle Allemagne (avec ses écoles d'Athènes, de Rome, d'Istanbul et de Berlin), jusqu'en France, Suisse ou aux Etats-Unis.

Les problèmes hérités par l'actuelle équipe directoriale conduite depuis 2000 par Alexandru Vulpe, membre correspondant de l'Académie Roumaine, ne sont pas du tout commodes. C'est vrai que, bénéficiant de crédits substantiels pour les fouilles, offerts par le Ministère de la Culture et des Cultes, et aussi des financements obtenus par des fouilles de sauvetage – utilisés en spécial pour compléter l'équipement électronique de l'institut – pour quelque temps nous nous sommes concentrés sur des questions d'ordre intérieur (l'élaboration des premiers règlements, des fiches de poste et des critères d'évaluation), sur les problèmes concernant le fonctionnement normal de l'institut (l'informatisation du fichier de la bibliothèque, l'organisation des archives scientifiques et de la photothèque, la fondation de l'association non profit «Vasile Pârvan»), mais surtout sur le nouvel inventaire des collections du Musée National d'Antiquités et, enfin, sur le *Répertoire archéologique de la Roumanie*. En précisant seulement qu'à cause aussi de l'agrandissement du corps de chercheurs avec ceux du Centre de Thracologie – dont l'inclusion dans la structure de l'institut nous a apporté, pour le moment, plusieurs procès, provoqués par la superficialité de la respective Résolution du Gouvernement – les jeunes de l'institut, dont les rétributions sont plus que modestes, risquent de ne pouvoir plus faire face aux responsabilités. On ne peut pas éviter de mentionner les difficultés de mettre en pratique la disjonction entre l'Institut d'Archéologie et le Musée National d'Antiquités, car la Maison de l'Académie n'est pas encore prête à nous loger, tandis que pour le siège de la rue Henri Coandă – pour lequel on dispose d'un projet de restauration et de la promesse d'une subvention externe – on n'a pas trouvé la source de subvention interne complémentaire.

Au début de cet exposé je précisais que les problèmes auxquels les responsables du destin de notre vénérable institution font et vont encore faire face sont deux. Le premier, comme je l'ai déjà montré, concerne la réelle révolution produite dans la science archéologique par la nouvelle orientation pluridisciplinaire. Avec la calme conféré par ma propre spécialisation, celle de l'antiquité classique, dans laquelle les sources auxiliaires – littéraires, épigraphiques, numismatiques, artistiques, architectoniques, religieuses ou bien juridiques-administratives – font l'utilisation des données sollicitées par cette nouvelle orientation du moins secondaire, sinon superflue, je crois sincèrement que dans la préhistoire, là où la recherche archéologique s'avoisine, sinon se confond, avec l'anthropologie ou l'ethnographie, cette révolution était nécessaire. Autrement dit, je crois que les vieux critères – qui outrent l'importance de la céramique, menant à des chronologies et généalogies d'autant plus aléatoires qu'elles sont établies sur de simples sections stratigraphiques – doivent être remplacés, d'une manière plus profitable, par une investigation totale, sporo-pollinique, anthropologique, paléontologique, anthracologique, dendrochronologique qui pourrait reconstituer le plus fidèlement possible l'existence des communautés préhistoriques. Quand même je voudrais préciser que toute exagération – c'est-à-dire l'abandon total des vieux critères – risque à devenir nuisible, car nous manquons encore l'équipement nécessaire et les spécialistes véritables; cette lacune pourrait être remédiée par la collaboration avec des institutions spécialisées en archéologie systématique qui, heureusement, sont apparues en Roumanie aussi.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

Le deuxième problème concerne le lieu que notre institution pourrait occuper dans les nouvelles structures européennes, et il y a des voix autorisées qui ont affirmé et peut être affirment encore l'inopportunité d'un institut central d'archéologie. Je ne vais pas citer les exemples des pays où de tels instituts continuent à exister, mais en même temps je n'hésiterais pas à démontrer la débilité de l'idée d'établir chez nous des micro-instituts affiliés aux centres universitaires. Car à l'étranger ceux-ci ont une longue tradition par rapport à notre pays, où il y a seulement quelques noyaux universitaires véritables, et les autres universités, soit-elles publiques ou privées, manquent même le nombre minimum nécessaire de professeurs. Il suffit de dire que supprimer un institut central d'archéologie capable de joindre harmonieusement la recherche fondamentale archéologique à celle propre au musée serait un geste de non-civilisation, qui pourrait nous faire, du point de vue des institutions, régresser de 170 ans. Les nouvelles générations de l'Institut d'Archéologie «Vasile Pârvan» – et je l'affirme avec toute ma conviction – feront tout effort pour que notre vénérable institution survive. Car tout de même, si nous ne le faisons pas, les ancêtres ne nous le pardonneront pas.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro